

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

CELUI QUI A VU
LA FORÊT GRANDIR

LINA NORDQUIST

CELUI QUI A VU LA FORÊT GRANDIR

Traduit du suédois par
Marina Heide



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Dit du går, följer jag*
Éditeur original : Romanus & Selling
© 2021, Lina Nordquist.
© 2023, Libella, Paris,
pour la traduction française.

Cet ouvrage a été publié en accord avec
Ahlander Agency.

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-573-9

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

Clairière

Un espace ouvert en plein soleil. Une étendue de terre, pas un bruit. De grands arbres projettent des ombres un peu plus loin, mais les alentours immédiats sont déserts. Rien d'autre que des souches décharnées, de vieux coups de hache, des entailles adoucies par la pluie.

Dans un tapis de fougères gît le corps d'un homme. La peau froncée comme un beau sac en cuir patiné, ses fins cheveux blancs frissonnant à la manière de la linaigrette dans le vent léger qui souffle sur la clairière. Une chouette hulotte bat des ailes d'une branche à une autre. Les fourmis se hâtent. Les arbres aux alentours s'étirent de toutes leurs racines vers les souches et le mort, mais ils ne peuvent plus rien pour elles, ni pour lui.

De sa tête court un ruisseau de sang coagulé sur la terre et les aiguilles, un cours d'eau rouge foncé arrêté dans son élan. Le mirador est privé de son chasseur. Le crâne fendu, le visage tourné vers la cime des arbres, il ne se plaint pas, ne respire pas, mais repose de ce côté de la forêt qui, comme lui, vivait quelque temps plus tôt. Ses yeux clos ne voient plus. Il n'est plus là, son regard ne captera plus jamais rien, mais les corbeaux, eux, l'ont remarqué. Les corbeaux et moi.

Kåra

À la table de la cuisine

– Vendredi dans deux semaines ?

Ma belle-mère me regarde d'un air stressé.

– Très bien, dis-je.

Normal qu'elle soit stressée, son mari vient de mourir et nous préparons les obsèques avec des tas de papiers étalés entre nous sur la toile cirée. Sur chacun des documents apparaît « Roar », le nom de mon beau-père, et son fauteuil vert gazon au siège rembourré d'une lirette est vide. Bricken gratte une petite cicatrice qu'elle a en haut du front. Son gilet gris, ses cheveux blancs, ses sourcils blancs assez broussailleux, et son teint de papier mâché. Ses taches de rousseur et ses grains de beauté. Pas de pantalon évasé, nous sommes toutes les deux

trop vieilles pour ça. À cinquante-trois et soixante-dix ans bien sonnés, nous sommes tout aussi usées l'une que l'autre. Dire que nous nous supportons depuis trente ans dans cette maison. Et que c'est ici que mon beau-père a fait ses premiers pas. Il n'est pas né entre ces murs, mais y a vécu toute son existence.

– Cercueil et inhumation, marmonnette-elle, les yeux baissés sur la feuille.

– Urne, objecté-je.

– Cercueil.

– Pourquoi vous me demandez, en fait ?

– Ce n'était pas une question.

Nous n'ajoutons rien.

Il y a un instant, j'ai fait cuire des œufs, avant de me rendre compte que c'était lui qui en mangeait, et pas nous. Dans cette pièce, Roar n'est plus que le creux qu'il a laissé dans son fauteuil. Son mug a été rangé dans le placard bleu pastel installé au-dessus de l'évier, ses mots fléchés mis de côté. Certes, le monde continue de tourner, mais n'a-t-il

donc pas remarqué que quelque chose était arrivé ? Bricken porte des lunettes à monture épaisse qui semblent faites pour examiner, inspecter. On dirait des loupes dotées de branches. Elles font de ses yeux deux billes brunes qui me donnent l'impression de voir tout ce que j'ai fait. Dans cette pièce, nous respirons le même air, elle et moi. Tournée vers la fenêtre, je caresse du regard les rideaux en dentelle raidis par la poussière. Au-dehors, la pelouse est jaunâtre, desséchée et fatiguée en cette fin d'été. Maintenant, il n'y a plus que nous deux, le voisin le plus proche se trouve à près d'un kilomètre et le village à vingt-cinq minutes de marche, à condition d'aller d'un bon pas. De toute façon, il n'y a plus grand-chose à voir à part une épicerie, deux nouveaux ralentisseurs et quelques façades en Fibrociment crasseux. Et la Scierie, évidemment. La clôture est penchée, il manque des planches par-ci par-là, et des arbres s'étirent juste derrière, le début de la forêt. La météo de ce soir n'a

aucun intérêt, il flotte une sorte de petite brume de chaleur, mais il n'y a pas un filet au-dessus de l'herbe. Le silence s'épaissit entre Bricken et moi. La radio ne cesse de rabâcher la même chose. Apparemment, le braquage de Norrmalmstorg est terminé. Être retenu six jours en otage, c'est comparable à quoi ? Et Ferdinand Marcos vient de devenir président pour la vie. Lui, il le voulait, c'est certain. Mais moi, qui m'a condamnée à la perpétuité ? J'ai beau n'avoir aucune envie d'être ici, où est-ce que je pourrais bien aller ?

Bricken se redresse et se passe la main dans le dos. Son corps ressemble à une masse d'argile fissurée, je n'ose pas croiser son regard.

– Encore un peu de café ?

Elle me sert sans attendre de réponse. La toile cirée à carreaux, le café bouilli dans des thermos en plastique et les morceaux de sucre dans une tasse à fleurs bleues. L'intérieur parfait selon le modèle suédois.

Mon Dieu, si elle savait tout ce qui s'est passé dans cette maison dès qu'elle avait le dos tourné. Si elle fronce ainsi les sourcils, ce n'est pas juste pour se concentrer, elle doit mobiliser ses deux mains pour ne pas verser une goutte à côté.

– Merci.

– Je me disais bien que tu en revoudrais.
Je me tais.

Elle glisse un morceau de sucre dans sa tasse puis la remplit. Ces tasses sont trop petites, je l'ai toujours pensé, l'anse est presque impossible à attraper. Pas étonnant que Roar se soit toujours servi de son mug de la Société des forêts. Comme d'habitude, le café de Bricken n'est pas assez fort. Elle me dévisage, l'air d'attendre que je lui dise ce que je pense de son jus de chaussette. Je préfère ne pas lui mentir là-dessus, au moins.

Le silence devient aussi opaque qu'un couvercle. J'ai mal à la poitrine à l'idée que Bricken soit peut-être au courant, même

si nous avons toujours été prudents. Ses joues et son front sont parsemés de fins vaisseaux sanguins qui ont éclaté – un par an, peut-être. L'un d'eux forme de furieuses ramifications rouges, on dirait une araignée. Les cimes des arbres vacillent au vent, à l'exception de ce saule mort qui n'a plus qu'un vague bâton à lui offrir. Une de ces soirées houleuses nous attend, où le vent arrache des branches pour les projeter dans la mousse, et renverse la table du jardin. Le genre de scène que je n'ai jamais osé faire entre ces murs.

– Tu crois que notre cher Kurrbits a suivi Roar, cette fois ?

Je ne dis rien. J'ai d'autres choses auxquelles songer qu'un chat disparu.

Scènes de la vie conjugale passe dans un instant à la télévision, mais je n'ai pas la force de regarder ces gens s'écorcher, chacun ses problèmes. Dois-je garder pour moi ce qui me démange toutes les nuits, les cachets, la valve et l'abri à bois, ou le crier à

pleins poumons comme une oie ? Pour peu que ma voix me le permette.

L'été dans le Nord, la lumière du Hälsingland. Le soleil et la lune se tiennent côte à côte dans la nuit, et bientôt, les gens seuls avec des idées plein la tête vont commencer à appeler le programme du soir à la radio. Je sais ce que c'est. Mes cheveux bien peignés et mes lèvres hydratées cachent une faille. J'avais sept ans quand je me suis pissé dessus de peur pour la première fois. À quatorze ans, ça n'avait pas changé, ni à trente-huit, ni à quarante-sept, et encore moins à cinquante-trois. Mon cœur est un corbeau perché au sommet d'un arbre. Parfois, il croasse de loin, mais en général, il s'approche pour voir. J'imagine que je suis née comme ça, même s'il m'arrive de me demander pourquoi cet animal m'a choisie, moi. Au fond, c'est vivable. Les peurs me viennent en un murmure, aussi douces qu'une journée de fin d'été. Ça a évolué avec le temps. Quand j'étais petite, c'était

pire, alors que, en réalité, je n'avais rien à craindre. Contrairement à maintenant.

Je voudrais que la veuve de Roar me demande de m'occuper des obsèques. C'est moi qui devrais passer des coups de fil et organiser tout ça. Choisir ce qu'il portera, partager des anecdotes sur son existence, trouver un musicien capable de chanter *Höstvisa* de Tove Jansson. Mais comment l'expliquer à Bricken ? Mieux vaut me taire. Si je lui racontais ce que je faisais quand elle n'était pas à la maison, je devrais sans doute prendre mes cliques et mes claques et m'en aller. Peut-être même qu'elle m'enfermerait quelque part. J'attrape un biscuit à la confiture et mâche doucement. Nous restons un moment là, seules, toutes les deux, à attendre et ruminer. Nous continuons de respirer le même air dans cette maison comme tous les jours depuis que j'ai épousé son fils et que rien ne s'est déroulé comme je l'avais imaginé. Une mouche bourdonne